



Citation: Corrado Viola (2023). L'invention des identités culturelles italienne et étrangère dans la querelle sur le «goût présent» (1780-1786). *Diciottesimo Secolo* Vol. 8: 91-96. doi: 10.36253/ds-14009

Copyright: © 2023 Corrado Viola. This is an open access, peer-reviewed article published by Firenze University Press (<http://www.fupress.net/index.php/ds>) and distributed under the terms of the Creative Commons Attribution License, which permits unrestricted use, distribution, and reproduction in any medium, provided the original author and source are credited.

Data Availability Statement: All relevant data are within the paper and its Supporting Information files.

Competing Interests: The Author(s) declare(s) no conflict of interest.

Edited by: Andrea Gatti.

Articles

L'invention des identités culturelles italienne et étrangère dans la querelle sur le «goût présent» (1780-1786)*

CORRADO VIOLA

Università di Verona

Abstract. The essay reconsiders in the light of the crucial problem of translation the so-called controversy on the 'present taste', in which, starting from 1781, Matteo Borsa, Ippolito Pindemonte, Francesco Maria Colle, Clemente Sibiliato, Melchiorre Cesarotti, Saverio Bettinelli and others participated in varying degrees: a significant moment in the process of defining Italian cultural identity and of elaborating new critical and aesthetic ideas in an era of transition, particularly for the development of neoclassicism.

Keywords: Settecento, controversy on the present taste, Italian cultural identity, Matteo Borsa, Ippolito Pindemonte, Francesco Maria Colle, Melchiorre Cesarotti.

La querelle sur le «gusto presente» est considérée à juste titre comme un espace d'élaboration de nouvelles idées critiques et esthétiques à une époque de transition, les années quatre-vingt du XVIII^e siècle, en particulier en vue de ce que Walter Binni a identifié comme le «développement du néoclassicisme»¹. Je voudrais ici reconsidérer ce débat comme un moment significatif pour le processus de définition de l'identité culturelle italienne par rapport à d'autres nations. L'accent sera donc mis sur une question alors perçue comme cruciale, à savoir la traduction. Quel rôle cette pratique interculturelle joue-t-elle dans la définition du «goût présent» et de l'identité culturelle italienne?

En 1781, l'Académie royale des sciences et des belles-lettres de Mantoue lance un concours sur la question du goût dans les lettres italiennes et sur la façon de le restituer à son caractère originel s'il a été corrompu: «Qual sia presentemente il gusto delle belle lettere in Italia, e come possa restituirsi, se in parte depravato». Il en découle une série de discussions axées sur la cri-

* Je publie ici le texte de mon intervention au panel *Identités italiennes* de la XV^e Conférence internationale de la SIEDS sur les Lumières qui s'est tenue à Édimbourg du 14 au 19 juillet 2019. Je remercie Giovanna Bencivenga, Laura Colombo, Eric Francalanza et Aurélie Gendrat-Claudel, qui ont relu ces pages tout au long de leur élaboration.

¹ W. Binni, *Lo sviluppo del neoclassicismo nelle discussioni sul «gusto presente»*, «Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa», s. II, 22, 1953, pp. 275-289, repris dans Id., *Classicismo e Neoclassicismo nella letteratura del Settecento*, La Nuova Italia, Firenze 1967², pp. 123-144.

tique engagée, avec de longues polémiques. De nombreux et illustres intellectuels italiens s'engagent dans le débat: le Véronais Ippolito Pindemonte, Francesco Maria Colle de Belluno, le Mantouan Matteo Borsa, l'ex-jésuite espagnol Stefano Arteaga et d'autres encore. Je me concentrerai ici sur les trois personnalités les plus investies dans le débat: Matteo Borsa, Ippolito Pindemonte et Francesco Maria Colle².

Le débat impose une nouvelle réflexion sur la littérature des Lumières. En effet, tous les participants identifient le caractère fondamental du «gusto presente» dans le «filosofismo enciclopedico» (ou «stil filosofico»), c'est-à-dire dans la diffusion philosophico-encyclopédique, qui avait été la stratégie propre à la bataille des Lumières. Le didactisme philosophique est très largement perçu comme un phénomène d'importation étrangère, principalement français, et attribuable au cosmopolitisme des Lumières. Mais des influences britanniques et allemandes sont également identifiées, et on déplore en effet un nouveau goût «anglo-italiano o tedesco-italiano», comme l'écrit Pindemonte³. Les gardiens de la tradition nationale réagissent avec des attitudes à la fois patriotiques et relevant du classicisme. Les discussions sont particulièrement animées dans le nord de l'Italie, notamment dans la région vénitienne. Cela s'explique par deux causes: la première est qu'elle est un bastion du classicisme et du purisme; la seconde est à identifier dans son ouverture aux littératures étrangères. A cette époque, dans le nord de l'Italie, et en particulier en Vénétie, nombreux sont les hommes de lettres qui traduisent de la littérature étrangère moderne: on peut mentionner des auteurs célèbres, comme Cesarotti, mais aussi de nombreux polygraphes au service de l'imprimerie vénitienne. C'est précisément cette pratique intense, voire frénétique, de la traduction, cette «fiumana lutulenta e fangosa», comme le dit Matteo Borsa, qui déclenche le débat⁴. De fait, il est évident qu'au cours de

ces années la traduction a accéléré la transformation de la littérature nationale.

Afin de mieux comprendre les enjeux du débat, il sera instructif de rappeler deux textes de référence, étrangers au concours de Mantoue et pourtant intégribles au discours qui en fait l'objet: l'essai *Sopra lo studio delle belle lettere e sul gusto moderno di quelle* (1780), de Saverio Bettinelli, et un autre discours académique *Sopra la lingua italiana* (1785), de Melchiorre Cesarotti. Dans le premier cas, comme nous le verrons par la suite, l'objectif est de défendre la tradition littéraire et linguistique nationale contre les influences étrangères.

L'essai de Cesarotti soutient la thèse opposée. Le traducteur d'*Ossian* rejette tout repli à l'intérieur des frontières nationales: à l'heure actuelle, écrit-il, les coutumes et les opinions sont constamment en circulation, et la communauté des hommes de lettres européens constitue une grande famille («l'Europa tutta nella sua parte intellettuale è una grande famiglia»); ses membres partagent un patrimoine d'idées qu'ils s'échangent mutuellement, et bien que personne d'entre eux n'en soit le dépositaire exclusif, tous sont libres d'en disposer. Selon Cesarotti, il est donc absurde de penser que le génie des langues puisse rester immuable⁵.

Pindemonte, Arteaga (un des ex-jésuites qui ont immigré en Italie) et les universitaires de Padoue Francesco Colle, Clemente Sibiliato⁶ et Antonio Gardin⁷

incluse dans le second volume des œuvres posthumes de Borsa avec le titre modifié (*I vizj* etc.), et ayant fait l'objet d'une révision par la comparaison avec des matériaux préparés par l'auteur avant sa mort, probablement vers 1795; cette édition ajoutait au texte original les réponses aux critiques d'Arteaga.

⁵ M. Cesarotti, *Saggio sulla filosofia delle lingue*, a cura di R. Spongano, Sansoni, Firenze 1943, p. 115: «Ormai le usanze e le opinioni sono in una circolazione perpetua, sicché l'Europa tutta nella sua parte intellettuale è una grande famiglia, i di cui membri distinti hanno un patrimonio comune di ragionamento, e fanno tra loro un commercio d'idee, di cui niuno ha la proprietà, tutti l'uso. In tal rigenerazione di cose non è assurdo l'immaginare che il genio delle lingue possa conservarsi immutabile?». *Saggio sulla filosofia delle lingue* est le titre que le *Saggio sopra la lingua italiana* (1785¹, 1788²) a pris dans sa forme définitive: voir M. Cesarotti, *Opere*, vol. I. *Saggi sulla filosofia delle lingue e del gusto*, Tipografia della Società letteraria, Pisa 1800, pp. 1-227, où le titre complet est *Saggio sulla filosofia delle lingue applicato alla lingua italiana, con varie note, due rischiaramenti e una lettera*.

⁶ C. Sibiliato, *Memoria... sopra lo spirito filosofico nelle belle lettere (letta il dì XXIX novembre MDCCCLXXIX)*, in *Saggi scientifici e letterari dell'Accademia di Padova*, t. I, a spese dell'Accademia, Padova 1786, pp. 456-509. Sur l'abbé Sibiliato (1719-1795), professeur au Séminaire et à partir de 1759 à l'Université de Padoue, président de l'Académie de Padoue en 1786-1787 et en 1793-1794, mais aussi membre de l'Académie de Mantoue, on peut consulter la notice de M. Galtarossa, s.v. «Sibiliato, Clemente», dans le *Dizionario biografico degli Italiani*, XCII (2018), pp. 485-487.

⁷ A. Gardin, *Ragionamento... in cui si prova che l'educazione morale delle nazioni è meglio affidata alle istituzioni poetiche di quello che alle filosofiche. (Letto l'anno MDCCCLXXX)*, in *Saggi scientifici e letterari dell'Acca-*

² Pour un aperçu plus large et plus détaillé, voir mon article, «*Quel fatal contagio*»: la traduzione moderna nel dibattito sul "gusto presente", dans *Traduzioni letterarie e rinnovamento del gusto: dal Neoclassicismo al primo Romanticismo*, Atti del convegno internazionale Lecce-Castro (15-18 giugno 2005), a cura di G. Coluccia e B. Stasi, Mario Congedo, Lecce 2006, vol. II, pp. 225-250: cette contribution, qui, à ma connaissance, reste encore la plus récente sur le sujet, est reprise et mise à jour dans la présente communication.

³ I. Pindemonte, *Dissertazione... sul quesito Qual sia presentemente il gusto delle belle lettere in Italia, e come possa restituirsi, se in parte depravato*, in *Opuscoli scelti sulle scienze e sulle arti*, t. VI, pt. II, Giuseppe Marelli, Milano 1783, pp. 169-193: 193.

⁴ M. Borsa, *I vizj più comuni e osservabili del corrente gusto italiano in belle lettere*, en Id., *Opere*, vol. II, Giuliani, Verona 1800, p. 45. Rédigée en 1783, la dissertation de Borsa fut imprimée l'année suivante, *absque notis* mais à Venise, chez Palese, fur les soins et avec des remarques critiques d'Étienne Arteaga. Réimprimée sans changements un an plus tard, en 1785, toujours à Venise, mais par Antonio Zatta, elle sera

sont liés à différents degrés aux positions de Cesarotti. On peut dire que le concours de Mantoue réunit des interventions qui se ressemblent, même dans leurs différences.

L'Académie de Mantoue a été créée en 1768 par Marie-Thérèse et consolidée par Joseph II, avec l'intention déclarée d'établir une classe dirigeante instruite, capable d'opérer conformément au programme impérial: le but est de renforcer les structures de l'État par le biais d'un plan de réforme global⁸. Parmi les sujets de discussion proposés par l'Académie à l'époque de Marie-Thérèse et Joseph II, nous trouvons quelques-uns des thèmes les plus vivement débattus par les grands intellectuels européens de l'époque. Dans les Archives Historiques de l'Académie, il y a des mémoires manuscrits qui abordent différentes thématiques⁹: le statut de la méthode philosophique et scientifique, la physionomie caractéristique de la culture contemporaine (concours de 1776), l'éducation populaire, la question de l'influence du climat, la langue italienne, l'utilisation de la poésie comme source historique, la méthodologie de la critique littéraire, les genres littéraires de mode récente ou importée tels que les éloges et les «tragédies citoyennes» (c.-à-d. les drames bourgeois, 1788). Les thèmes portent aussi sur les mœurs dans ses relations avec la culture, sur la décadence politique de l'Italie, et sur le concept de beauté dans les arts figuratifs. Ces mémoires traitent également de l'inopportunité d'enterrer des cadavres dans les églises (1768), de la peine de mort (1770), des «préjugés de la torture» (1772), de la vaccination contre la petite vérole (1775), de l'influence de la poésie «nel bene dello Stato, e come diventar possa oggetto della politica» (1770), du luxe, de l'«amor patrio» (1784), du ballon aérostatique (1791) et ainsi de suite¹⁰.

demia di Padova, cit., pp. 510-529. Le peu connu Gardin est aussi l'auteur d'un intéressant mémoire intitulé *Memoria... sopra l'influenza del platonismo nella poesia*. (Letta nel giugno MDCCCLXXXIV), ivi, t. II, a spese dell'Accademia, Padova 1789, pp. 437-450, et d'un autre *Sopra l'influenza dell'istituto dell'antica cavalleria sulla poesia*, ivi, t. III, pt. II, 1794, pp. 210-224. Sur le savant vénitien (1742-1807), membre de l'Accademia di Scienze, Lettere ed Arti di Padova et son président en 1780-1781, 1801-1802 et 1803-1804, on peut consulter l'ouvrage d'A. Maggiolo, *I soci dell'Accademia patavina dalla sua fondazione (1599)*, Accademia Patavina, Padova 1983, pp. 137-138.

⁸ Voir *La città di Mantova nell'età di Maria Teresa*, Comitato Mantovano per le Celebrazioni di Maria Teresa - Regione Lombardia, Mantova 1980 (en particulier M. Vaini, *La società mantovana nell'età delle Riforme*, pp. 11-26).

⁹ Voir M. Baldi, *Filosofia e cultura a Mantova nella seconda metà del Settecento. I manoscritti filosofici dell'Accademia Virgiliana*, La Nuova Italia, Firenze 1979.

¹⁰ Voir *Catalogo delle dissertazioni manoscritte. Accademia Reale di Scienze e Belle Lettere di Mantova (sec. XVIII)*, a cura di L. Grassi e G. Rodella, Accademia Nazionale Virgiliana di Scienze, Lettere ed Arti, Mantova 1993.

Il s'agit d'un programme culturel unitaire, dans l'ensemble, capable de développer les leçons des Lumières de manière indépendante et avec originalité. La «décadence du goût» (*Verfall des Geschmacks*) avait été le thème d'un concours lancé en 1775 pour la classe des belles-lettres de l'une des principales académies d'Europe, l'Académie de Berlin, dont l'Académie de Mantoue suit les traces¹¹. Matteo Borsa, dans sa thèse, discute des dommages que la philosophie aurait causés à la littérature et cite l'un des représentants les plus influents de l'Académie prussienne, le critique bâlois Johann Bernard Merian, et aussi d'autres académiciens berlinois, tels que Johann Georg Sulzer, Giuseppe Luigi Lagrange et Paul-Jérémie Bitaubé¹².

En 1773, Saverio Bettinelli était de retour dans sa ville natale, Mantoue, lorsqu'il publia les discours académiques *Delle lettere e delle arti mantovane*, où il exalte l'Académie royale comme le pivot de la vie culturelle de la ville¹³. Dans son essai *Sopra lo studio delle belle lettere*, c'est la traduction, entendue au sens large de contamination culturelle, qui constitue l'enjeu principal de ses questionnements. Pour l'auteur, l'analyse du «gusto moderno» implique une réflexion sur la traduction. C'est à travers la traduction que se manifeste de manière emblématique cette nouvelle «superficiale letteratura», qui, en multipliant les répétitions continues, les copies, les mélanges, forme un amas inutile, verbeux, servile, qui fait obstacle à l'invention et à l'énergie qu'un auteur met à penser et écrire pour l'utilité de ses lecteurs. Le risque encouru est des plus sérieux: celui de «rinnovare sott'altro nome il seicento», dont l'enflure serait alors remplacée par une «affettazione di stil filosofico», qui de tous les goûts les plus dépravés est le pire, parce qu'il est «la corruzione dell'ottimo»¹⁴.

Matteo Borsa partage la même préoccupation. Dans son essai *Del gusto presente in letteratura italiana* (1783), Borsa a ainsi le mérite de fixer les caractères du «goût présent» dans une formule synthétique et efficace. Selon lui, le «gusto presente» a trois caractéristiques: le «neologismo straniero», le «filosofismo enciclopedico» et la «confusione de' generi». Le premier vice (néologisme étranger) produit le second (philosophisme encyclopédique), et le second cause le troisième (confusion des genres). En fait, les trois maladies sont plutôt trois aspects et manifestations d'une pathologie unique, qui prend des noms différents selon le point de vue choisi: celui de la langue (néologisme étranger), ou celui de la

¹¹ Sur cet aspect, voir Viola, «*Quel fatal contagio*», cit., pp. 233-234.

¹² Borsa, *I vizj*, cit., pp. 24 et 41-42.

¹³ S. Bettinelli, *Delle lettere e delle arti mantovane. Discorsi due accademici*, eredi Pazzoni, Mantova 1774.

¹⁴ Id., *Prefazione dell'autore sopra lo studio delle belle lettere, e sul gusto moderno di quelle*, en Id., *Opere*, t. I, Zatta, Venezia 1780, pp. 1-57: 20-23.

forme (le philosophisme encyclopédique dans l'espace culturel, et la confusion entre les genres dans la sphère plus strictement littéraire)¹⁵.

Dans les trois sections, Borsa introduit la question de la traduction des auteurs étrangers modernes. Concernant la question du néologisme étranger, Borsa identifie quatre moyens principaux par lesquels il nous dérober notre langue («ci toglie la nostra lingua») et détruit lo «spirito nazionale»; une insensibilité toujours croissante vis-à-vis de l'harmonie propre à la langue italienne; la désaffection à l'égard de l'étude de la langue latine, «madre dell'italiana»; et surtout la diffusion des traductions, «fiumana lutulenta e fangosa»¹⁶.

Pour Borsa la traduction est manifestement une pratique douteuse. Si parfois elle est effectivement nécessaire, écrit-il, il faut du moins que le traducteur et l'œuvre à traduire soient excellents. Par ailleurs, les traductions de mauvaise qualité encombrant les rayons des libraires, à tel point qu'il n'y a plus d'œuvres italiennes originales, et que les quelques-unes qui sont imprimées sont déguisées en traductions et toutes pleines de «vezzi francesi»¹⁷. Mais un autre aspect est encore plus intéressant: les mauvaises traductions ne contaminent pas seulement les genres littéraires, en les déformant et les confondant, mais également les échanges privés, telles que la correspondance familière («famigliare carteggio») et les conversations ordinaires («le conversazioni e le cordialità e i complimenti») ¹⁸. Les effets délétères de la traduction se manifesteraient ainsi dans la sphère sociale, et non seulement dans le cadre de l'expression littéraire. Ici, la traduction prend un sens beaucoup plus large: de nouveaux textes et de nouveaux codes de communication sont générés par le nouveau langage hybride issu de la pratique traductive. On peut alors considérer ce phénomène comme particulièrement grave car moins maîtrisable dans ses conséquences. Il produit la perversion du génie de la langue italienne, entraînant à son tour la corruption du génie de la nation et, *in fine*, la subversion du caractère culturel national.

La France n'est pas la seule nation à donner à l'Italie des livres «facili», «ameni», «singolari» et «spiritosi». L'Allemagne et l'Angleterre concourent aussi à cette corruption, en faisant parvenir dans la Péninsule leurs colonies d'auteurs «ad apprestarci nuovi sapor letterarj», pour dresser notre table de «frutta estranie di forma e di colore»¹⁹. D'une part, donc, la gallomanie conquérante assure l'entrée de la littérature de divertissement

française; d'autre part, les «fruits étrangers» anglais et allemands anticipent un nouveau goût, pour ainsi dire, «préromantique».

Dans la deuxième section, Borsa traite du «filosofismo enciclopedico», qu'il définit comme la tendance à «dogmatizzare e sentenziare», à porter un «jugement» critique, à instruire et à endoctriner le public dans n'importe quel genre de discussion ou de sujet, y compris la littérature et la poésie. S'ajoute à cela un fort désir de faire étalage «di filosofici assiomi» appris dans les innombrables dictionnaires modernes sans se soucier du style ou du langage. Ainsi, la culture, en raison de son extension progressive, devient «leggera», perd sa vigueur, en devenant lâche et inconsistante, enflée et artificielle, affectée et vaine: bref, baroque. Le «filosofismo enciclopedico» est donc le résultat de la diffusion massive, voire de la dissipation, des contenus philosophiques: après les «primi contemplatori e scopritori», d'autres philosophes prennent le relais pour vulgariser les notions. Cependant, ceux-ci ne sont pas de véritables philosophes mais des «minori ingegni», des vulgarisateurs qui ne retravaillent, en les banalisant, que les «minori idee», pour ainsi dire les déchets des grandes idées «tombées des mains des grands hommes»²⁰, afin de les soumettre à un public élargi et non cultivé, que Borsa qualifie de «popolo filosofante»²¹, un peuple de faux philosophes. Algarotti avec son *Newtonianisme pour les dames* en est exemple criant²².

Pour Ippolito Pindemonte, la traduction relève d'un espace et d'une importance analogues, bien que le contexte théorique soit opposé à celui de Matteo Borsa. Dans son essai, il refuse d'adopter le point de départ du concours de Mantoue, à savoir l'idée de corruption du goût: le style philosophique est pour lui le «carattere universale», nécessaire et inévitable du «secolo», non seulement en Italie, mais aussi en Europe. Voulez-vous changer le caractère universel du siècle?, demande-t-il de façon provocante²³. À la vérité, selon Pindemonte, c'est l'abus de l'esprit philosophique, et non pas l'esprit philosophique en tant que tel, qui devrait être corrigé. Cela pourrait se faire en étudiant en profondeur les anciens, et, évidemment, les meilleurs d'entre eux. Le but n'est pas de les imiter servilement, mais d'observer leur goût propre, en essayant de les adapter au temps présent²⁴. Ensuite, Pindemonte préconise une plus large tolérance vis-à-vis des néologismes étrangers. De même que Cesarotti, il souhaite la création d'une académie nationale qui

¹⁵ Borsa, *I vizj*, cit., p. 40.

¹⁶ Ivi, pp. 45-48.

¹⁷ Ivi, p. 35.

¹⁸ Ivi, p. 36.

¹⁹ Ivi, p. 31.

²⁰ Ivi, p. 56.

²¹ Ivi, p. 60.

²² Ivi, p. 58.

²³ Pindemonte, *Dissertazione*, cit., p. 178.

²⁴ Ivi, p. 186.

rassemble les objectifs de la Crusca et de l'Arcadie, afin de préserver la langue et le goût en traduisant «in buon italiano qualunque buon libro francese» qui a été publié: cela aurait le double avantage d'éviter la lecture des originaux français (lecture évidemment perçue comme dangereuse pour le goût national) et la diffusion de «traduzioni incolte e brutte»²⁵.

Comme on peut le voir, tant Pindemonte que Borsa insistent sur la qualité des traductions et de l'adaptation des néologismes étrangers au génie de la langue italienne, et veulent que ces locutions étrangères soient autorisées par une académie nationale italienne. Cette académie nationale devrait servir de substitut à l'esprit national qui caractérise les grandes nations européennes comme la France et l'Angleterre, mais que l'Italie n'a pas à cause de sa physionomie politique fragmentaire.

Le dernier cas que je vais proposer est celui de Francesco Maria Colle, élève de Cesarotti²⁶. Colle se concentre sur une question spécifique: l'influence des mœurs sur la langue et le style littéraire. Les prémisses de son discours sont rationalistes: «le vicende tutte delle parole», écrit-il, «dipendono unicamente da quelle delle idee», dont les mots sont une image nécessaire, si bien que les nouvelles idées ont toujours besoin de nouveaux vocables²⁷. C'est la traduction qui introduit ces «nuove voci». Ici, le néologisme étranger et la traduction ont un rôle positif, enrichissant la pensée d'une nation par la langue.

Pourtant, à y regarder de plus près, même Colle s'avère dubitatif à l'égard de la traduction: selon lui, il est nécessaire que les néologismes soient ratifiés par une autorité extérieure. Néanmoins, contrairement à ce qu'affirme Pindemonte, cette autorité extérieure ne devrait pas être une académie, mais «l'uso della nazione», qui est à son tour réglementé par «il costume», c'est à dire par les mœurs. Ce n'est qu'ainsi qu'une nation peut légitimement adopter des idées qui ne sont pas les siennes, même s'il y avait d'autres équivalents à celles-ci, comme les «sinonimi» l'attestent²⁸. La langue prendrait donc le risque de voir une prolifération de nouveaux mots qui ne sont pas tout à fait nécessaires. La conséquence de ce raisonnement est la condamnation de la «version letterale», qui est précisément responsable de

l'introduction de ces synonymes²⁹. Ainsi, dans les travaux de Colle on remarque encore une fois l'insatisfaction, déjà exprimée par d'autres auteurs, que provoquent les mauvaises traductions livrées au public par le marché de l'imprimerie.

Dans la deuxième partie de son essai, qui traite de l'influence des mœurs sur les termes métaphoriques (*Dell'influenza del costume sulle voci traslate*), Colle fait un discours «préromantique» sur le rôle poétique de la fantaisie, qu'il oppose à celui de la raison. Il soutient que l'héritage des traducteurs et l'emploi des figures sont exclusifs à chaque langue et donc non transposables. Cela n'est pas tellement dû à la différence entre les «génies de la langue», mais à la disparité de l'imaginaire des idées. Que dire, se demande Colle, de ces si nombreuses métaphores qui, quoique décentes dans une langue, nous paraissent viles, recherchées et incongrues, lorsqu'elles sont restituées dans une autre langue?³⁰ Si, pour lui, la traduction est permise dans le domaine des «voci proprie», c.-à-d. des termes propres, elle est à éviter dans celle des «voci traslate», c.-à-d. des expressions métaphoriques. Malgré les apparences, le raisonnement de Colle n'est pas contradictoire: ce différentiel critique touchant à la traduction est conforme à la polarisation de deux domaines, «l'intelletto» et le «cuore», c'est-à-dire la prose non littéraire et les belles-lettres. En fait, il peut juger le «style littéraire» de son temps comme «riprendibile» à cause des nombreux vices qui le caractérisent, mais cela ne l'empêche pas d'affirmer que le langage de la science a presque atteint sa perfection grâce à la «proprietà dei vocaboli» et grâce à «quella elegante precisione, perspicuità, nettezza ed ordine» que nous cherchions en vain chez les anciens; ce qui nous montre que plus l'intellect acquiert de la clarté et de l'ordre dans les idées, plus le «cuore» perd son «ingenuo suo fuoco», sa flamme primitive³¹. On peut alors conclure que la littérature est dévoyée par le «filosofismo», qui pourtant n'est pas vicieux en soi, et surtout par le «costume troppo colto», à savoir les manières trop cultivées, l'affectation du sentiment, qui force et déforme le style³². Encore une fois, les accusations croisent la problématique du style baroque.

En conclusion, nous avons vu que tous les participants au débat sur le «gusto presente», à cet examen commun de conscience qui marque un premier, quoique temporaire, aboutissement des conceptions stylistiques de l'époque³³, n'excluent pas les positions critiques de

²⁵ Ivi, p. 191.

²⁶ F.M. Colle, *Memoria... sopra l'influenza del costume nello stile letterario (letta il dì 11 maggio MDCCCLXXXII)*, in *Saggi scientifici e letterari dell'Accademia di Padova*, t. II, a spese dell'Accademia, Padova 1789, pp. 363-403. Sur le savant et ex-jésuite de Belluno (1744-1815), actif à Padoue entre 1774 et 1800 dans l'entourage de Cesarotti, voir P. Preto, s.v. «Colle, Francesco Maria», dans *Dizionario biografico degli Italiani*, XXVI (1982), pp. 797-799.

²⁷ Colle, *Memoria*, cit., pp. 367 et 369.

²⁸ Ivi, p. 374.

²⁹ Ivi, p. 379.

³⁰ Ivi, p. 395.

³¹ Ivi, p. 392.

³² Ivi, pp. 393-394.

³³ C'est le jugement très juste de G. Finzi, *Ippolito Pindemonte e un concorso settecentesco sul "gusto"*, «Archivio veneto», s. V, 89, 1958, 98, pp. 41-62: 41.

ceux qui ne partagent pas l'idée d'une dépravation du goût (Pindemonte, par exemple). Cependant, ils ressentent le besoin de maîtriser le déferlement de la culture étrangère, qui, par les nombreuses traductions, sape les fondements du génie national. Un implicite gouverne les différentes interventions: la médiation culturelle (représentée par la traduction d'œuvres étrangères modernes) est en soi une pratique qui risque d'entamer profondément le goût national. La traduction moderne, d'ailleurs, a prospéré de plus en plus en marge de la grande littérature et en dehors de ses circuits institutionnels. Un nouveau public s'est constitué, celui des amateurs (le «popolo filosofante» de Borsa). Ce public se nourrit des «frutta estranie» de la littérature dite «d'esprit» ou de «divertissement», en particulier française, et de celle «du sentiment», tant française qu'anglaise.

Trente ans plus tard, en 1816, Madame de Staël exhortera les Italiens à étudier et à traduire la littérature étrangère moderne, déclenchant la célèbre querelle des classiques et des romantiques. Cependant, pendant un siècle, l'Italie a été occupée à traduire et à imiter³⁴. Beaucoup de choses, en 1816, avaient changé depuis les années quatre-vingt du XVIII^e siècle. Mais une fois de plus, le débat comporte un discours sur la traduction, également comprise au sens large comme une comparaison (médiation ou friction) entre les différentes traditions littéraires. Et même en 1816, un examen de conscience commun a secoué les lettrés italiens, en les appelant à se confronter à de nouveaux horizons culturels: horizons lointains, différents, en un mot étrangers. Encore une fois, une inquiétude qu'on avait crue dépassée refait surface: celle d'un regret durable de la part de la culture italienne pour une précellence qu'elle avait perdue depuis longtemps.

³⁴ C'est ce que remarquait déjà, entre autres, G. Petrocchi, *Lezioni di critica romantica*, Il Saggiatore, Milano 1975, p. 141.